



10 HISTOIRES
FASCINANTES

À LIRE EN

TRAIN

MÉTRO

AUTOBUS

AVION...

Henri Paré

L E BURNOUT

J'avais enfin presque terminé le travail exténuant auquel mon patron m'avait contraint. Pendant de longues semaines, j'avais fabriqué, dans le secret et l'isolement presque absolu, un four qui devait lui permettre, à ce patron intransigeant, de brûler jusqu'à réduire en cendres, presque n'importe quelles matières.

La combustion totale et entière, me dis je en pensant aux environnementalistes.

Dans ce lieu des plus rébarbatifs j'avais du aligner et sceller soigneusement des blocs faits d'une céramique capable d'endurer des températures extrêmes. Un système de tuyauterie était aussi intégré au four. Un panneau de commandes placé à l'extérieur tout près de la lourde porte en fonte, assurerait un parfait contrôle sur la combustion.

Il ne restait qu'à ajuster une valve de démarrage dans le fond du four.

Mon patron avait insisté pour que je le prévienne lorsque ce moment ultime serait arrivé. Je l'appelai donc afin qu'il constate de visu la qualité de mon travail et aussi qu'il m'aide à effectuer cette retouche finale. Pour une fois il ne se fit point attendre. Je lui expliquai qu'il me fallait ajuster cette valve. Je m'introduisis dans le four. Le patron m'aida à

pénétrer avec une ou deux poussées bien viriles. Puis il me passa, par la petite porte, la clé à molette et la lampe de poche dont j'avais besoin. Je me glissai en rampant jusqu'au fond, guidé par le rayon blafard de la lampe. L'ajustement terminé, je repassai mes outils au patron, qui s'empressa de les saisir pour me libérer les mains. Il ne me restait plus qu'à me retourner. On comprendra que je ne pouvais sortir tête première car l'ouverture se trouvait à plus d'un mètre du sol. Je tentais de reculer pour sortir lorsqu'il referma vivement la porte du four sur moi. J'entendis les bruits étouffés et angoissants de la clenche de fonte frottant sur le verrou d'étanchéité.

La panique me pénétra tout le corps comme une seringue de dentiste. Je poussai un cri qui me vida les poumons d'un seul jet. Dans une explosion de tonnerre les vingt becs de gaz s'allumèrent à l'unisson, d'un seul coup, m'aveuglant cruellement. Le four trembla.

Réflexe spontané, je tentai de me retourner, espérant pousser sur la porte, même en sachant qu'elle était hermétiquement et irrémédiablement close. La chaleur horrible me fit éclater les yeux et c'est dans l'obscurité absolue que je sentis flamber mes cheveux et mes

vêtements, fendre ma peau en boursouflures et en cloques bouillantes. Le feu m'attaquait comme un fauve rugissant, enragé.

Pour m'arracher à cette douleur sans nom, j'essayai, réflexe ultime, de soulever un bras ou de pousser avec le pied...

En vain ! Mes membres dansaient dans un magma de sang et de graisse en ébullition. Tout mon corps vibrait comme le glas d'un bourdon de clocher.

Je sentis cuire mes muscles, griller mes nerfs dans une sorte de requiem dolorem. Tous mes réflexes de survie s'éclipsèrent en fumée.

Par un phénomène que je ne comprenais pas, la vue me revint soudainement, et en même temps, une odeur horriblement âcre me pénétra par les narines fondantes et s'infiltra dans mes poumons comme un venin. Le coeur retenu par l'aorte balançait inexorablement dans la cage thoracique, humectant mes côtes d'éclaboussures de sang. Toutes mes chairs fondirent et mon cerveau, après quelques rapides tornades bouillonnantes, s'écoula comme une lave fugueuse de mon crâne devenu rose, puis rouge. Enfin il craquela et s'effondra en poussière grise. Dans cette poussière de cendres fumantes

scintillèrent furtivement quelques étoiles de braises tenaces comme des obsessions.

On dirait que ma conscience évincée s'était envolée comme une buée et se retrouvait maintenant libre, flottante, s'agrippant en gouttelettes vaporeuses sur la paroi de céramique.

Le temps désagrégé était devenu atomes de néant éternel.

J'avais la certitude de voir apparaître incessamment le fameux tunnel.

Ma pensée plus fluide que jamais s'infiltra dans la céramique et en pénétra les molécules puis fut aspirée vers l'intérieur, transcendant l'univers des atomes. Ce cosmos était si petit que les particules de lumière ne pouvaient s'y rendre. J'eus l'impression d'être aux abords de l'absolu. Les atomes m'apparaissaient comme des soleils entourés de particules tourbillonnant comme des moustiques. Je reconnaissais même les formes géométriques des molécules.

C'est à ce moment seulement que j'aperçus le fameux tunnel au bout duquel une splendeur lumineuse m'attendait.

Mais après un certain temps, qui me parut sans fin, la porte du four, manipulée par le patron, s'ouvrit dans un râle de catacombes rouillées.

D'un regard pointu il avança la tête dans l'ouverture, renifla le doute, pour constater la présence de quelques tessons d'os refroidis. Il put identifier un os en forme de calotte renversée, gisant dans un amas de cendres éteintes.

« Vous souffrez d'un *burnout* et vous l'avez échappée belle », diagnostiqua mon psy .

MYSTÈRE PARALLÈLE

Il y a eu 'Chanson sans Parole' Voici maintenant :

'BD sans Image'

La disparition de l'antimatière est un mystère.

Il existerait, dit-t'on, une forme d'anti-énergie, une espèce de monde parallèle où évoluent certains doubles de la matière...

Un monde inconnu, où le mystère interpelle le paradoxe, un monde à la fois merveilleux et troublant. Voici donc l'histoire d'un cauchemar noyé dans une mer de vérités et de dangereux faux-fuyants.

Herr Bahn était assis près d'une grande fenêtre dans un confortable fauteuil Louis xv. Il lisait le magazine Der Spiegel, les yeux mi-clos, tout comme sa conscience qui pataugeait dans le vague.

Le boudoir où il se trouvait était rempli d'objets de grand luxe. On pouvait y apercevoir un jeu d'échec dont les pièces

de cristal reposaient sur une surface d'argent dépoli dans des sens opposés pour faire ressortir chacune des cases du jeu, le tout encadré de deux chaises droites aux dossiers entourés de bois de rose sculpté, placées face à face.

Des tableaux de grands maîtres ainsi que des tapisseries d'Orient ornaient les murs.

Tout près se trouvait une imposante table de travail, aussi en bois de rose massif, sur laquelle le plus récent modèle d'un ordinateur portable iMac était ouvert. Sur l'écran de celui-ci une image provenant du réseau internet.

De temps en temps monsieur Bahn portait à ses lèvres une tasse fine merveilleusement décorée de motifs en spirales peintes à la main. Il sirotait une douce tisane relaxante puis après avoir déposé la tasse dans sa soucoupe décorée aussi avec finesse, se replongeait dans Der Spiegel. Sa pensée oscillait entre le rêve et la lecture. Les mots qu'il lisait restaient figés sur sa rétine endormie au fond des yeux.

Comme il allait d'un geste machinal reprendre du bout des doigts sa tasse de tisane il s'aperçut qu'un nuage, une sorte de buée d'exhalaison blanchâtre, se formait étrangement devant lui.

Parce qu'il était plongé dans son monde intérieur, il n'en tint pas compte et se contenta d'enlever méthodiquement ses épaisses lunettes et de les nettoyer sommairement avec la queue de sa chemise qu'il avait retirée en tatillonnant, hors de la ceinture de son pantalon. Puis il se replaça les lunettes sur le nez. La nébulosité avait disparu.

Après une profonde respiration il reprit son semblant de lecture.

Pendant qu'il continuait à parcourir distraitement les pages du magazine sa pensée s'embourba obstinément dans le souvenir persistant de la vision du nuage bizarre.

Toutefois il ne se rendit pas compte que cet étrange nuage se reformait mais derrière lui cette fois et qu'il prenait une forme apparentée à celle d'un animal à saveur de reptile repoussant d'où émanaient des ondes maléfiques. Le nuage grandit pour atteindre une dimension impressionnante. Le haut prit une forme de tête d'anaconda dont la gueule, en s'ouvrant, fit apparaître une rangée de longues dents pointues, sur lesquelles scintillaient une bave répugnante. La tête s'enfla, se recourba au-dessus de sa proie et engouffra en entier le corps du lecteur qui disparut, tête première, silencieusement, aspiré inexorablement par cette espèce de nimbus reptilien.

C'est à ce moment qu'on entendit une voix d'enfant hésitante :

Papa...

Le fauteuil était vide, seul le magazine Der Spiegel était là, inerte, ouvert sur le siège.

Le petit garçon éberlué par la scène de la disparition de son père, s'approcha incrédule et murmura dans le vide :

Papa ! Tu es là ?

Puis après un court moment prenant subitement conscience du drame :

Papa !

Cria-t'il cette fois en courant vers la cuisine où la bonne fricotait, insouciant.

Qu'y a-t'il? Demanda distraitement la bonne tout en continuant à brasser la soupe d'une main et de contrôler la chaleur du rond de la cuisinière de l'autre main.

La cuisine très moderne était meublée d'appareils ménagers en apparence assez sophistiqués et d'armoires vitrées dotées d'un style recherché. Il y avait beaucoup de gadgets, de boutons de contrôle de toutes sortes créant une impression de luxe un peu exagéré. La bonne, une jeune étudiante en nanotechnologie, nouvellement engagée par la famille Bahn, avait prit le contrôle de la cuisine qu'elle gardait bien propre et bien astiquée. Rien n'était à la traîne.

C'est papa, il est parti!

Déclara le même avec amertume remplie d'appréhension.

Erik, le petit garçon aux cheveux blonds et aux yeux bleu éclatant, se mit à chialer :

On devait aller à la pêche ensemble aujourd'hui. Il m'avait promis...

Sortant un papier mouchoir de la poche de son tablier jaune elle épongea les larmes du petit.

Il ne peut pas être allé bien loin.

Ne t'en fais pas. Nous allons le retrouver.

Tiens, mouche-toi !

Fit la bonne. Elle se composa une mine confortante et sûre d'elle-même. Elle toussota en disant :

Monsieur Bahn !

Elle répéta plusieurs fois l'appel entrecoupé par les cris du petit Erik, tandis que le ton de sa voix devenait de plus en plus lourd, à mesure qu'elle donnait l'impression de prendre conscience, à son tour, de la gravité de la scène.

Ses appels demeurèrent sans réponse.

Où était donc monsieur Bahn?

Alertée par les pleurs du jeune Érik sa maman Romy arrive en courant pour apprendre la mauvaise nouvelle de la disparition qui se répand à toute la maisonnée, aux aboies.

Elsa la bonne, Erik son frère aîné Rudolf, sans oublier madame Bahn, l'épouse aux cheveux roux. Tous se mirent à la recherche du disparu, en fouillant systématiquement chacune des pièces de la maison. On pouvait les entendre un à un ou tous à la fois appeler du salon :

Monsieur Bahn !

Papa !

De la cuisine,

Otto !

Papa !

Du boudoir.

Otto !

De la salle de toilette,

Chéri !

Et de partout à la fois :

Otto !, Papa !, Chéri !, etc.

Toujours sans réponse.

Impuissante, toute la famille finit par s'installer autour de la table de la salle à manger et tandis que Elsa, toujours très alerte, servait du café, Rudolf, l'aîné prit, un peu malgré lui, la direction et suggéra qu'on fasse appel à un détective connu de la famille : Le très futé, enfin le beau détective privé, Philippe Morel. Elsa savait qu'il était homme de qualité. Elsa, souvent à la recherche d'une aventure romantique, appuya avec conviction la suggestion de Rudolf. L'idée fut donc retenue.

J'étais dans mon labo, concentré sur l'enquête à propos des gènes responsables de l'immortalité. Je crois bien tenir un filon important, lorsque je m'aperçois, selon mes calculs, qu'un des acides aminés, l'arginine combiné à une quantité importante de proline 3D, pouvait augmenter l'énergie mentale à un point tel que le sujet pouvait être propulsé dans cette dimension interdite. Dans le monde parallèle. Un potentiel effarant, me dis-je, un projet excitant et plein de dangers. J'hésitais. Pourquoi ne pas essayer d'en absorber quelques gouttes. Je n'eus pas le temps.

Le téléphone !

Allo!

Bonjour Philippe ! Ici Romy Bahn.

Oh! Oui, bonjour madame...Mais si, mais si je vous reconnais bien sûr...

Excuse-moi de te déranger mais mon mari a disparu. On a cherché partout et on ne le trouve pas. Ici on est tous plongés dans le stupeur...

Bon! Ne vous en faites pas madame Bahn. Que tout le monde reste calme, j'arrive tout de suite.

Dès mon arrivée sur les lieux de l'incident je pris le temps de saluer toute la famille Bahn, qui avait toujours été très proche de mes parents. Ensuite, je pris note de toutes les circonstances qui avaient entouré la disparition.

C'est ainsi que le détective commença son enquête. Puis il organisa une battue avec la famille, sauf Romy, qu'il garda près de lui. Plusieurs groupes de voisins se joignirent à la famille Bahn formant des files de gens qui, se tenant tous par la main, avançaient à pas lents dans le grand terrain du domaine de monsieur Bahn, cherchant vainement à gauche et à droite un indice, une piste, quelque chose qui pourrait aider à élucider ce mystère.

Ce fut l'échec. Rien ne fut trouvé. Le mystère demeurerait entier.

Où était donc monsieur Bahn?

Installée dans le bureau de son mari, Romy explique en détails au détective attentif, les circonstances de la disparition de son mari.

Le jeune Erik, le premier qui avait découvert la disparition de son père et qui ne comprenait pas pourquoi on cherchait

dans le jardin, au lieu de chercher dans le bureau, s'appliqua à corriger une après l'autre les petites erreurs qui parsemaient les déclarations de sa mère. Romy, portée à exagérer grossièrement les faits qu'elle relatait, un peu à la manière d'une névrosée, Romy, dis-je, en rajoutait toujours trop.

Il était debout près de la fenêtre affirme Romy.

Mais Erik est alerte, il interrompt sa mère :

Non maman ! Il était assis.

D'accord chéri. Mais ne m'interrompt pas, s'il te plaît, ce n'est pas très poli.

Je disais donc qu'il était assis sur le divan, lorsque...

Nein ! Maman il était ici, dans le fauteuil là.

Il a été avalé par un nuage, ajoute-t'il en montrant le fauteuil du doigt.

Un nuage de scepticisme enveloppe le visage de Philippe Morel tandis que madame Bahn, le visage déconfit, bat en retraite.

Elle se tait et laisse le petit Érik terminer l'entretien qui ne dura guère longtemps.

L'œil vif de Morel remarque le IMac allumé sur le pupitre et s'adressant à Romy, continue son enquête:

Est-ce l'ordinateur de votre mari ?

Romy fit oui de la tête et dit :

Oui!

Je peux le fouiller, le questionner s.v.p.?

Bien sûr ! Bien sûr Philippe ! Vas-y !

J'ai le sentiment qu'il contient des éléments très intéressants, très importants pour l'enquête.

Le beau Philippe s'assoit donc devant l'appareil et se met à faire danser ses longs doigts agiles sur le voluptueux clavier du IMac.

Debout près du détective, le jeune Érik, les yeux tournées tantôt vers l'écran, tantôt vers Philippe, suit avec grand intérêt l'activité du détective. Il l'entend marmonner :

Hum! Comment un nuage peut -il avaler quelqu'un sans laisser de trace?

Qu'est-ce que je dis là, sans laisser de trace c'est déjà assez ridicule d'imaginer qu'un nuage pourrait avaler quelqu'un, voyons donc, oublions les traces de nuages. Hé ! Oh ! C'est assez difficile à digérer comme ça...

Enchaîna Morel, se parlant à lui-même, tout en manipulant tantôt le clavier tantôt la souris.

Je vais donc créer un dossier d'enquête. Dit-il avec assurance en se retournant vers Érik.

Puis il ajouta :

C'est la meilleure technique pour constituer une recherche sérieuse.

Soudainement, quelqu'un frappe à la porte :

Elsa se précipite et ouvre :

Un prêtre, le père Günter Konemann, informé du mystère, offrit les services ecclésiastiques. Il se présente poliment :

Je suis le père Konemann.

Bien oui, je vous reconnais, vous êtes le rabbin de la...

Non, non! Je suis le père Günter Konemann. Il insista sur le mot père.

Ah! Bon! Encaissa Elsa.

Voilà la raison de ma visite: J'ai appris que votre mari a mystérieusement disparu.

Oh! Excusez-moi mais c'est pas mon mari. Moi je suis la bonne.

Elsa se retourne pour appeler:

Madame Bahn! Il y a quelqu'un pour vous.

Et comme elle s'en retournait, on vit la main de l'ecclésiastique qui faillit pincer la belle fesse ronde de la bonne. Mais il n'en eut pas le temps ni le loisir car madame Bahn arriva prestement pour entendre le prêtre dire qu'il pourrait tenter de joindre l'au-delà, quel qu'il soit, afin de récupérer monsieur Bahn ou sinon, de le localiser.

Vous savez on ne parle plus des cas de possession du démon mais permettez-moi de vous dire que j'ai déjà récupéré une pauvre âme que Satan avait enlevée à ses proches et ça, grâce aux prières de dépossession que je peux faire ici-même

pour vous c'est à dire pour vous ramener votre mari. Qui sait? Ajouta-t'il, ça pourrait marcher peut-être!

Il avait en main ce qui ressemblait à un bréviaire et une fiole de couleur argent, contenant de l'eau bénite.

Avant même que madame Bahn ait eu le temps de répondre il déboucha la fiole et aspergea l'entrée d'eau bénite en scandant son geste de mots latins que put entendre le détective, toujours assis devant l'ordinateur mais portant en même temps une oreille distraite aux discours de l'intrus :

Per omnia secula seculorum...

Retro...Satanas...

Madame Bahn était tout yeux, toute ouïe. Qu'allait t'il se passer ?

Résultats?

Rien.

Un silence alourdi de ridicule, s'étira pendant quelques secondes et s'abattit sur la mine du prêtre déconfit...

Madame Bahn, qui en avait vu d'autres, remercia le prêtre qui partit sans demander son reste.

Se ravisant, madame Bahn le rappela.

Le prêtre ravi se retourna et revint sur ses pas. Il vit, non sans un certain étonnement, Romy fouiller nerveusement dans son soutien-gorge et en ressortir un euro qu'elle remit dans la main, aussitôt tendue, de l'ecclésiastique qui remercia d'un geste élégant de la tête et repartit.

Madame Bahn resta un moment à la porte, regardant Günter Konneman s'éloigner, pensif, marchant tout seul dans la rue. Pendant ce temps, Philippe, pragmatique, s'était remis à la tâche. Il s'acharnait à surfer sur l'internet. Il s'arrêta un moment et prit une petite lampée de la tisane que lui avait apportée le jeune Erik. L'attitude positive de Philippe plaisait à Erik. Philippe est un passionné d'internet. Plusieurs autres passe-temps, tels l'astronomie, les mystères, les ovnis, et surtout la nanotechnologie qui le fascinait, occupent la majeure partie de son temps. Il adore chercher le pourquoi des choses. En général, il est très satisfait de ses propres performances, dans tous les domaines. Il lui arrive souvent de se féliciter lui-même lorsqu'il réussit quelque chose. On peut même ajouter qu'il est sûr de toujours réussir ce qu'il entreprend. Comme il portait la tasse à sa bouche, il se retourna sur lui-même et vit sa propre image dans un psyché. Cette vision soudaine prend toute son attention. Il en oublie la présence d'Erik.

Son regard se fige, s'attarde quelques instants sur sa propre image. Il se compose alors pour lui-même un sourire complaisant fait quelques simagrées et puis, tout aussi soudainement, un peu troublé d'avoir abandonné son travail, se reprend en main et se concentre de nouveau sur l'écran.

Erik qui a vu la scène, se dit à lui-même :

Mais qu'est-ce qu'il fait donc ? Il se regarde, il s'admire dans le miroir ?

La tasse de tisane vide, Philippe en redemande.

Erik court dans la cuisine afin que Elsa lui en redonne.

Philippe continue sa recherche désespérée, entrecoupée de petits coups d'œil compulsifs dans le miroir. Il se trouve beau, il s'admire encore.

Une autre tasse de tisane lui fut donc servie.

Un peu déçu de le voir s'admirer à outrance, le petit Erik s'éloigne et s'en va.

C'est alors que pour se distraire, se changer les esprits, s'évader de cette recherche qui semble sans issue, le détective Morel bifurque sur d'autres sites tout à fait étrangers à la recherche qu'il poursuit jusque là.

Ainsi donc d'un site à l'autre, il finit par aboutir sur un site de clavardage libre.

Il observe quelque temps les dialogues effrénés et incohérents qui s'y déroulent.

Prince sans rire : c'est le pseudonyme d'un internaute qui vient tout juste d'écrire :

Y a t'il une fille très riche qui veut me donner une Porsche ?

Et ajoute :

Loll loll !

Bin laden : un autre pseudo demande :

Qui veut venir faire la bombe, toute la nuit chez moi?

Et ainsi, toutes sortes de commentaires creux plus ou moins idiots se succèdent, se chevauchent, sans qu'on puisse y percevoir quelque cohérence que ce soit.

Comme il se sent la tête un peu lourde Philippe tape un mot sur le clavier sans trop réfléchir, comme on lance un appât à la pêche à la mouche.

Quelqu'un veut jaser avec moi?

Il est très surpris de recevoir une réponse qui lui paraît bêtement intéressante.

Les doigts élégants d'Alter ego dansent rapidement sur un clavier.

Oui! Moi!

Répond Alter ego, un personnage, un autre pseudo.

Après quelques échanges de prime abord un peu banals, suivis de commentaires plus subtils, ils se découvrent mutuellement plusieurs intérêts qu'ils ont en commun.

Comme les deux pièces d'un aimant, ils se rapprochent.

C'est donc ainsi que Philippe fait connaissance avec cet être très attachant, qu'il reconnaît comme l'âme sœur. Un gars qui semble venir d'un même moule que lui. Un alter ego, un vrai, justement. Le pseudo parfait.

Philippe sent monter en lui une joie profonde. Qui peut prétendre avoir la chance de rencontrer cette âme sœur, ce copain qui vous ressemble en tout ?

La surprise fut totale lorsqu'il lut la phrase suivante :

Encore les doigts d'alter ego qui dansent :

Je suis ton double je suis une fille de ton âge,

On est sans doute semblables toi et moi. Deux êtres qui se complètent.

Son double ? Une femme! Je cède la parole à Philippe :

J'ai immédiatement répondu à son message pour tenter d'engager un dialogue plus intense avec elle et lui apprendre que moi j'étais un gars, simplement un gars quoi. Un gars estomaqué de découvrir que son double, issu d'une sorte de monde parallèle est une fille. Mais qui est donc cette fille? Quel est son nom ? De quoi a t'elle l'air ? Quelles sont ses passions et surtout où est-elle, où demeure t'elle ?

Je tombai des nues, lorsqu'elle me donna son adresse:

69 Heidelberg Rohrbach,

Ludwig Tieck str. 4,

Deutschland.

Cette fois ce sont les doigts de Philippe qui entrent dans la danse:

Mais voyons, c'est pas ton adresse ça, c'est mon adresse à moi... Comment l'as-tu devinée?

Les doigts élégants répondent :

Comment j'ai deviné ça ? Mon cher Philippe, je sais tout ce que tu sais. C'est ton adresse et c'est mon adresse aussi.

Hé ! Hé !

Les doigts de Philippe réagissent :

Oh ! Oh ! Je vois! Tu t'amuses à mes dépends. Loll !

Je suis un peu sceptique, je crois d'abord à une arnaque . Mais la jeune fille, qui dit avoir le même âge que moi, insiste. Je me laisse convaincre. Des remarques de plus en plus intimes nous rapprochent. En fait, cette fille inaccessible

existait intimement dans toutes les fibres de Philippe. Il l'a sent devenir rapidement une obsession. Était-ce là, la quintessence du narcissisme ?

Je ne pensais qu'à elle, avoua, plus tard, Philippe. Je décidai de mettre tout en œuvre pour la retrouver afin d'élucider la nature de cette passion qui naissait en moi, qui me consumait. Passion entre la matière et l'antimatière.

Comment tu t'appelles, Alter ego ? S'il te plaît, dis-moi comment tu t'appelles je veux dire ton vrai nom.

Je m'appelle Miranda. Et toi dis-moi, s'il te plaît, aimerais-tu venir te joindre à moi ?

Écrit mon double qui insiste en répétant encore et encore ce même appel.

Je suis enivré à la pensée de cette éventualité, de ce rêve-réalité.

Me joindre à toi ? Je le désire de toutes mes forces, Miranda, de toutes mes forces.

Puis alors que je bus nerveusement le fond de ma tasse de tisane d'un seul trait, une drôle de somnolence m'envahit et je fus soudainement aspiré en quelque sorte, à l'intérieur même de l'ordinateur. Là, tout devint embrouillé, flou, pendant un court moment et la lourdeur de somnolence qui m'avait enveloppé, s'estompa lentement pour faire place à

**une nouvelle conscience très aiguë d'une acuité inconnue
jusque là.**

**Mon cerveau fut assailli par des images qui prirent des
formes étranges où s'entre mêlaient l'effroi et
l'envoûtement.**

**Mes yeux dont l'acuité augmentait sans cesse me donnaient
l'impression de pénétrer dans la matière. Le mur qui était
devant moi se rapprochait par étapes et je percevais des
détails infimes et de plus en plus nettement les
anfractuosités du mur s'agrandissaient comme sous un
microscope. Je pénétrai l'une d'elles. L'agrandissement
continuait. Ensuite ce fut le tour des molécules qui devinrent
de plus en plus perceptibles puis s'agrandirent pour faire
place aux atomes entourés de particules devenues géantes. Je
me sentais glisser inexorablement dans cet au-delà
hypnotisant. Impuissant j'allais fermer les yeux lorsque je
l'aperçu dans ce décor de nébulosité s'approchant de moi
avec une démarche d'une indescriptible élégance. Vêtue
d'un ensemble ultra diaphane, d'où irradiait un sex-appeal
ensorcelant, elle était d'une beauté radieuse. Je compris dès
lors que nous allions elle et moi faire un voyage vertigineux.
Philippe ?**

**Demande t'elle. Le ton de sa voix résonnait en moi comme
l'écho d'une musique de fée.**

Miranda !

**Je la prends dans mes bras et lui donne un long baiser.
J'allais desserrer mon étreinte, mais elle me retient encore
un long moment.**

Toi et moi on ne fait qu'un !

Soupira Miranda et elle ajouta :

Suis-moi mon chéri !

**J'obéis et nous nous dirigeons vers un appareil ressemblant
à un engin galactique aux lignes parfaitement
aérodynamiques. Où avait-elle acquis cet impressionnant
appareil ? Mon double m'épatait de plus en plus. J'essayais
de deviner.**

**Le style de ce bolide. était foudroyant de splendeur. De
couleur jaune citron très brillant entouré de moulures d'un
noir jais. Une machine à dévorer l'espace-temps, une
machine pour atteindre les limites de l'au-delà. On sait
combien un état d'extrême étonnement peut bloquer l'esprit.
Ainsi donc je ne trouvai rien d'autre à dire que :**

Tu es merveilleuse chère Miranda...

Le visage de la jeune fée s'illumina d'un sourire ensorceleur.

Merci ! Tu veux bien monter à bord ?

Bien sûr. Avec grand plaisir

**Une porte coulissante, vitrée, s'ouvre, glisse silencieusement,
et nous fait découvrir un intérieur enchanteur.**

**Un luxe de haute technologie de tous les domaines s'affiche
partout. Les sièges recouverts d'un tissu de daim soyeux,
couleur sable nous procure un confort lubrique. Un panneau
tapissé d'écrans et de multiples appareils de mesure se**

présente devant nous semblable à ceux des avions de grand luxe.

Mais il n'y a pas de bouton pas de volant. Tout est contrôlé par la voix, par la pensée.

Alors mon chéri ça te plaît ? T'as vu ce bel écran ?

Tandis que sur cet écran d'une pureté d'image saisissante on aperçoit une image de l'univers. Je marmonne :

Je suis ravi ! Regarde-moi cette merveille oh ! Cette mappe univers.

J'aimerais en voir des détails.

S.v.p. Précisez. Répond une voix douce en écho. C'est la voix d'un robot.

Je découvrais que tout est contrôlé par un système robotique inouï, sophistiqué.

Je réfléchis un court moment et je me dis pourquoi pas. Je risque :

J'aimerais voir des détails du secteur Big Bang, à la source de l'univers. Le berceau de l'univers...

Voilà !

Et l'écran nous présente le fin fond de l'univers. L'endroit même où l'univers est né.

Allions-nous assister à la naissance de l'univers? Reculer de milliards d'années?

Oh ! J'aimerais bien y aller moi !

Suggère Miranda dont les yeux verts pétillent de désir.

Moi aussi ! Ajoutai-je bêtement.

Assister de visu à la naissance de l'univers, voir l'éclosion du Big Bang, c'est fou, c'est impossible, c'est un rêve inimaginable.

La voix de l'appareil consent:

Très bien alors !

Click, click, les ceintures s'attachent d'elles-mêmes. Puis aussitôt la voix enchaîne d'un même souffle :

Départ immédiat pour l'origine de tout ce qui est, et tout ce qui fût.

Un jaillissement lumineux nous aveugle durant une fraction de seconde.

Maman, Elsa ! Philippe Morel a disparut aussi.

En effet, seule la tasse de tisane, vide est demeurée sur le bureau, tout près de l'ordinateur toujours branché sur l'internet.

Madame Bahn se débat contre la panique.

Ah! Mon Dieu, et où est ton frère Rudolf ?

Je ne sais pas non plus. Rudolf ? Appele Érik Rudolf ?

Renchérit Romy, la voix pleine d'angoisse.

Rudolf !

Oui je suis là. Qui à t'il donc ?

Ah! Rudolf tu es là.

Oui, oui, mais qu'est-ce qu'il y donc encore ?

C'est notre ami le détective Morel. Il a disparut lui aussi.

Elsa qui a tout entendu arrive inquiète :

Philippe a disparut ? Ah ! Mon dieu !

Erik fait la remarque :

Il buvait sa tisane... Je l'ai vu aussi qui se regardait dans le grand miroir là. Il avait l'air bizarre.

Elsa sursaute :

Il buvait la tisane ? Tu m'as demandé de faire une tisane je pensais que c'était pour toi Érik.

Erik un peu étonné de voir que Elsa a pu croire qu'il buvait de la tisane, tient à souligner à Elsa qu'elle se trompe.

Bien sûr que non, j'en bois pas moi de la tisane. J'aime pas le goût. C'est pas assez sucré. Ca goûte l'eau chaude.

Romy, un peu excédée par cet échange, hausse les épaules et se retourne vers son fils aîné :

Rudolf, tu devrais nous aider à les retrouver ton père et le détective.

Mais Rudolf déjà en proie à une grande tristesse depuis la disparition de son père se sent bien impuissant.

Rudolf, vingt ans, est un rêveur. Contrairement à son jeune frère, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'est pas du tout attiré par la mécanique. Il préfère passer des heures assis devant son piano à queue, à questionner les touches, à la recherche d'un thème, d'une émotion, d'une couleur ou

encore d'harmonies, qui en naissant, iraient chercher l'apaisement très loin dans le fond de l'âme.

Ah ! Maman je ne sais pas moi comment y arriver. Laissons donc Philippe faire son métier. Soyons patients il le retrouvera j'en suis sûr...

Ainsi il retourne donc dans la salle de musique et reprend sa place devant le clavier.

Romy, sa mère, aime aussi la musique. Elle a passé plusieurs années à étudier auprès du professeur Anne-Sophie Hahn la célèbre violoniste. Elle suit donc Rudolf. Elle s'est approchée jusque dans le cadre de la porte de la salle et appuyée sur le chambranle attend que Rudolf se mette à jouer. Celui-ci reste un moment immobile, les yeux clos, puis habité par l'inspiration fait naître un thème plein de charme qui réjouit toute la maisonnée.

Le petit Erik lui, regarde la tasse vide de tisane, réfléchit un court instant puis se retourne vers Elsa.

Quelle sorte de tisane as-tu faite Elsa ? Qu'est-ce que tu as mis dans la tasse ?

Et l'écran affiche une série de procédures qui s'exécutent automatiquement l'une après l'autre :

- suspension du temps !**
- accès à la vitesse ultime, sans passer par la vitesse de la lumière.**

Le départ se fait sans heurt. Tout semble instantané.

Sans bruit, on voit défiler des milliers de galaxies dans une explosion de lumière.

Comme c'est impressionnant. Regarde-moi ça !

Miranda semble stupéfaite.

Philippe toujours à la recherche du nouveau s'exclame :

Oh ! Chérie, il me vient une idée...

Si on faisait une visite impromptue au milieu du hasard...?

Miranda a compris, spontanément.

Oui, tu as raison, allons-y !

S'adressant au robot :

Arrête-nous à la prochaine planète habitée.

En moins d'une seconde nous voici rendus.

Sur l'écran apparaît une liste d'informations données en même temps par la voix :

Le temps reprend son cours.

Vous êtes présentement sur la planète Érret circulant autour des étoiles Algénib I et II dans le carré de Pégase, galaxie Andromède.

La température vingt degrés.

Aucun nuage. Vent léger.

Les deux soleils brillent.

Il est présentement 13 heures.

Les passagers peuvent descendre s'ils le désirent !

Ajoute la voix sur un ton d'agent de bord.

La porte coulissante, coulisse silencieusement et nous sortons.

Le paysage est luxuriant de plantes dont certaines ressemblent aux plantes terrestres, tandis que d'autres ont des aspects sidérant. Comme celle-ci par exemple dont les feuilles géantes représentent des visages presque humains, tantôt attirants, tantôt effrayants, qui branlent la tête au gré du vent. Puis juste devant nous, à quelques mètres de distance, l'entrée d'une ville étrange, une sorte d'avenue. Miranda et moi entendons en même temps une voix nasillarde demander sur un ton tout à fait amical. Excusez-moi ! Mais ! Qui êtes-vous ? Miranda et moi on se retourne pour voir qui nous interpelle. Mais il n'y a personne. Qui êtes-vous donc ? Répète la voix. Je rêve ou quoi ? Miranda un peu effrayée montre du doigt : Je pense que c'est la plante juste là... Elle parle. C'est extraordinaire! Regarde la feuille c'est un visage. C'est le visage de Sharon Stone. Eh! Regarde autour un peu partout il y a plein de feuilles qui ont la forme d'un visage. En effet on peut voir une feuille au visage ressemblant à celui de Sharon Stone qui bouge les lèvres, les paupières et continue son discours. Soudainement toutes ensemble les feuilles éclatent de rire. Assez ! Taisez-vous les filles. C'était la voix d'une des feuilles. La voix de la feuille Stone .

**Un silence s'ensuivit puis la feuille répéta :
Qui êtes-vous donc? Moi je suis Thaïs la fille de Illan. Les
autres que vous voyez là, c'est ma famille. Ma famille
pousse et grandit autour de moi.**

**Ébahi, Philippe tendit maladroitement la main vers elle puis
la retire, se rendant compte que la feuille elle, n'a pas de
main, et il dit :**

**Salut Thaïs ! Voici Miranda, mon double. Je la connais
depuis peu mais c'est celle que j'aime plus que tout.
Miranda se sent envahie par un sentiment de bien-être
profond.**

**Moi je suis Philippe. Vous savez, vous n'avez rien à craindre
de nous. Nous sommes des amis. Enfin vous comprenez ce
que je veux dire, nous voulons être des amis.**

Alors bienvenue chez nous. D'accord nous sommes amis.

**Alors en amie je vous préviens. Soyez prudents car ici rôdent
des bêtes très cruelles.**

**Entendez-vous ces lointains mugissements ? C'est mauvais
signe.**

La bête est affamée.

Miranda n'en revient pas et moi non plus.

**Une feuille qui parle. J'ai jamais vu ça ! J'aimerais bien vous
connaître d'avantage, Thaïs.**

Vous venez d'où, tous les deux ?

Demande Thaïs

De la voix lactée, système solaire. On est en route vers le Big Bang ! On s'est arrêté ici par curiosité.

Le Big Bang, dites-vous ? Connais pas.

Concentrés sur la discussion très amicale, ils ne voient pas arriver au trot, un iule géant, le mégalonode . Une des feuilles de rhododendron constamment sur le qui-vive, lance un sifflement d'alarme.

Ouiiissss !

Philippe à Miranda :

Attention! Attention! Attention!

Sauvons-nous! Par ici.

Il tend la main à Miranda et les deux se mettent à courir vers une protubérance à quelques mètres de là.

L'énorme insecte s'arrête brusquement. Jette un oeil à gauche et à droite puis s'élançe droit sur Miranda.

Hé ! Les amis ! Venez par ici, vite, dans le fourré ici!

Ordonne Thaïs.

Philippe et Miranda s'élançant à toute vitesse dans le buisson que Thaïs leur a indiqué.

L'iule géant fonce vers eux.

Mais Thaïs et chacun des autres rhododendrons se gonflent les joues et crachent ensemble des jets d'huile rouge-orangée sur l'iule qui, touché, s'arrête net, se met à trembler puis se recroqueville sur lui-même dans un spasme mortel. Le venin de ces plantes extraordinaires s'avère d'une effroyable virulence.

Miranda et Philippe sortirent de leur cachette et s'approchèrent afin d'examiner de près le méga insecte complètement immobile. Il gisait dans les liens de la mort couché sur le côté, enroulé sur lui-même, imitant une sorte de chiffre six. Fait étrange, l'animal n'avait pas, ou peu d'épaisseur. Il était donc à peine visible vue de face. On pouvait distinguer la nature métalloïde de sa carapace faite de bandes argentées, alignées, articulées l'une dans l'autre et qui semblaient retenues au tronc de l'animal par des boulons. Des griffes ressemblant plutôt à des lames de couteaux servaient sans aucun doute à dépecer ses proies. Une extrémité était formée d'un renflement noirâtre. Un nez ou mieux, une sorte de museau, sous lequel on apercevait sa gueule entr'ouverte d'où pendait une corde, un dard violacé, bifide, tremblotant les derniers spasmes. Philippe s'approcha pour mieux voir le monstre.

Fais attention Philippe!

Tout à coup une convulsion soudaine fit tournoyer la bête sur elle-même, une fois, deux fois, puis elle s'affaissa lourdement sur le sol comme un tas de ferraille. Cette fois elle était bien morte.

Ouf ! On l'a échappée belle ! Merci à vous tous. Vous nous avez sauvé la vie.

Les feuilles affichèrent toutes en même temps un visage bienveillant et souriant.

Comment vous récompenser ! Demande Philippe

Ne vous en faites donc pas nous sommes habituées à nous défendre de la sorte. Nous n'avons que très peu d'ennemis. Allez, continuez votre route en paix. Revenez-nous voir quand vous voudrez. Pour nous, le pire de nos ennemis, c'est l'ennuie. On a rarement des visiteurs. Tous les prédateurs des environs craignent notre venin. Elle ajouta sur un ton gouailleur :

S'il y avait des corneilles ici, on leur baillerait toutes au nez. Tout le groupe ria de bon cœur, en se balançant, bercées par une douce brise.

Encore merci Thaïs.

Comme le couple allait se diriger vers l'appareil, une petite feuille-enfant un tantinet timide risqua :

Oh ! Oh ! Fit-elle. Est-ce que Miranda veux bien me donner un petit baiser avant de nous quitter ?

Mais bien sûr ma petite chérie. Tiens !

Elle s'approcha de la petite plante se pencha avec élégance sur la feuille qui ferma les yeux au moment où les lèvres de Miranda frôlèrent doucement les siennes.

La petite ajouta en faisant un clin d'œil:

Merci mille fois !

Au revoir les amis !

Puis on entendit venir du haut des airs les cris stridents d'oiseaux couleur d'aluminium ressemblant à des vautours blancs. En quelques secondes une bonne douzaine d'oiseaux fondirent un à un sur le cadavre de l'iule provoquant un froissement métallique avec leurs ailes. Ils se mirent à

dévorant la proie féroce au milieu de flammèches et de bruits assourdissants de becs cassant et déchiquetant la carapace.

Miranda et Philippe s'attardèrent quelque temps à regarder ce spectacle fascinant qui leur rappelait que pour exister la vie doit manger la vie. La vie doit donner la mort, même la vie métallique.

Thaïs, pour briser ce moment de stupeur, suggéra :

Oh ! Mais j'y pense tout à coup. Ça vous dirait pas d'aller visiter notre zoo ? C'est juste ici sur la gauche...

Morel qui a toujours été fasciné par les animaux exotiques est ravi à l'idée de faire une visite si exceptionnelle.

Très bonne idée ! Nous y allons. Encore merci Thaïs. Tu viens Miranda ?

Oui oui je te suis Philippe.

L'entrée du zoo est marquée par un grand portail aux effigies de quelques têtes bizarres de ce qui semble être des animaux étranges.

Sur la droite un vaste pré entouré d'une clôture protectrice, est habité par des morphites. Sur une plaque on peut lire : *Morphitus bizarrus*. Importés du sud.

Ces bêtes ont six pattes. Une tête allongée, ressemblant à une girafe traitée aux hormones et une très grande queue. Le corps recouvert de quelques rares poils longs, gros et raides. Vues de face elle sont invisibles tellement elle sont minces.

Miranda et Philippe marchaient depuis un bon moment lorsqu'ils aperçurent dans un tournant une petite

construction ressemblant à une sorte de série de cabines téléphoniques. Sur la façade une affiche :

Centre de copies de génomes !

Intrigués, le couple s'approche et lit les instructions :

On peut les lire dans plusieurs langues :

Deutsch Espagnol, Français :

Le sujet doit être nu et libre de tout objets étrangers.

Choisir le type –humain, animal, plante, autre

Indiquer le nombre de copies désirées

Entrer dans la cabine de droite

Refermer la porte

Attendre le clignotant vert.

Derrière ces cabines on peut voir des blocs de différentes grandeurs, sur lesquels est inscrite la nature du contenu de chacun :

Métaux :Argent, fer, etc

Sels, sulfites, etc

Eau

Glucides

Matières grasses etc.

Qu'est-ce que ça peut bien être ? Demande Miranda

Je crois bien que c'est un dispositif, pour copier. Un clonage mécanisé.

C'est dingue ça !

Aimerais-tu essayer ce truc là ?

Je ne sais pas. C'est peut-être dangereux...

J'aimerais bien voir ce que ça donnerait, imagine deux Miranda, ou même trois, quatre...

Philippe s'esclaffa.

Miranda tentée d'une part, est un peu soucieuse, pourquoi pas après tout, pourquoi pas ?

J'y vais !

Non Attends ! Je ne veux pas te perdre. Laisse-moi y aller. Mon chéri, si tu m'aimes tant, tu seras comblé, d'en avoir deux comme moi. J'y vais !

Version I du clonage :

Une paroi servant de paravent permet au sujet de se déshabiller à l'abri des regards.

Miranda se dénude.

Lorsque prête elle presse les boutons et pénètre dans le cubicule tubulaire par une porte entièrement transparente qui se referme sur elle.

Un clignotant rouge s'allume...

Elle avance dans le cercle au-dessus duquel un plafond de forme circulaire projette une sorte de rayons qui vibrent de multiples couleurs. Le visage de Philippe Morel est crispé par l'angoisse.

Après quelques minutes le clignotant rouge s'éteint et le vert s'allume.

On voit la copie de Miranda se former de bas en haut jusqu'à la copie conforme et absolument identique.

On aperçoit donc deux Miranda nues dans chacun des cubicules circulaires. Aussitôt l'opération terminée Miranda

I sort de la cabine et remet ses vêtements tandis que Miranda II sortant de sa cabine se sent envahie par la gêne que lui cause sa nudité. Elle court se cacher derrière un grand arbre aux fleurs couleur cuivre.

Philippe est médusé par ce qu'il voit. Deux Miranda, absolument identiques. C'est incroyable ! Deux ! Deux alter ego ?

S'adressant à Miranda II : Faut te trouver un autre nom. Faut d'abord que je me trouver quelque chose à me mettre sur le dos. Elle arrache une touffe de feuilles et de fleurs cuivre de l'arbre et les place juste où il faut pour protéger, du moins temporairement, sa pudeur.

On va retourner tout de suite, à l'appareil. Ca sera plus facile pour trouver une solution. Allons-y!

Comme le trio allait rebrousser chemin, le détective s'écria en l'apercevant :

Mon dieu ! Mon dieu ! C'est monsieur Bahn !

Au secours ! A moi ! Au secours !

Ils aperçurent en effet, Otto Bahn qui languissait dans une cage vitrée où les visiteurs pouvaient examiner ce rare spécimen de l'espèce humaine.

Sur la plaque on pouvait lire :

Sujet :Humain.

**Origine : Voie lactée
(probablement planète Terre)**

Monsieur Bahn ! Vous m'entendez ?

Oui je vous entends, je vous entends. Aidez-moi à sortir d'ici. Aidez-moi ! Au secours !

Attendez-moi dit il aux deux filles. Il va directement vers la cage vitrée.

Il n'a aucune peine à ouvrir la porte de cette prison.

Il a tiré la chevillette et la porte a cherré.

Otto Bahn en sort prestement.

Merci Philipe ! J'ai eu tellement peur. Sauvons-nous d'ici, au plus vite !

Au même moment le sol se met à trembler.

Les filles, je crois qu'il est temps qu'on s'en aille tous les quatre.

Courons. Vite. Courons. Monsieur Bahn ne perdons plus un instant.

Miranda mène la course suivie de Bahn et de Philipe qui tient Miranda II par la main.

Et alors que le quatuor court à toute vitesse vers le module de transport le tremblement s'intensifie. Les quatre titubent en courant sur un sol de plus en plus instable. Un bruit assourdissant, effroyable, de sols qui se déchirent remplit l'atmosphère. Tout à coup une sirène stridente se fait entendre couvrant tous les bruits par son intensité. C'est l'évasion de Herr Bahn qui a déclenché cette alarme. Des bêtes enragées grognent et bavent, la gueule pleine de dents énormes alors qu'elles courent ventre à terre ignorant les dangers du séisme, elle essayent de rattraper les fuyards.

**C'est alors que Miranda II s'enfarge sur une pierre et tombe. Elle a tout juste le temps de crier :
Ne m'attendez pas. Sauvez-vous ! Ce furent ses dernières paroles car une des bêtes fit un bond géant et tua Miranda II d'un seul coup de griffes.**

Philippe sentit la perte de Miranda le traverser comme un glaive. Il aurait tant voulu la sauver mais il se rendit vite compte qu'il n'y avait plus rien à faire.

C'est donc l'âme pleine de tristesse qu'avec les deux autres il eut tout juste le temps de s'engouffrer dans l'appareil et démarrer alors que le sol s'entrouvrait dans un fracas assourdissant entraînant tout dans l'énorme crevasse. Les trois bêtes, Miranda II, et les gentils rhododendrons.

C'est terrible. Nous avons perdu Miranda. Thaïs et nos amies, les rhododendrons ont été emportés dans le cataclysme !

Oh ! Non ! Non ! Non ! Murmura Miranda, prostrée, la tête dans les mains.

Quand à Otto Bahn il s'est discrètement installé dans la cabine arrière de l'appareil. L'appareil, suivant les désirs de Philippe, file tout droit vers le Big Bang laissant le tremblement de terre semer la destruction et la désolation sur la planète Érret.

Éric chuchote à l'oreille de sa mère :

Hé ! Maman ! Maman !

Quoi donc !

Chut !

Il faut que je te parle. C'est sérieux.

Je crois que c'est Elsa qui a fait disparaître papa et je pense qu'elle voulait me faire disparaître aussi.

Voyons donc Érik. Elsa ne ferait jamais une chose pareille !

Je vois. Tu ne me crois pas. Viens avec moi dans la cuisine, je vais te montrer quelque chose qui te fera changer d'avis.

Alors qu'une luminosité enveloppante d'une extrême intensité atteint un paroxysme, des gaz irisés, aux couleurs enchanteresses, enveloppent la fusée. Presque aussitôt, la même luminosité décroît rapidement puis devient une lueur rougeâtre comme des braises. Les nuages gazeux s'élancent dans un entonnoir d'où s'échappent d'incalculables myriades de positrons, de protons, de mesons qui s'illuminent comme des étincelles et retombent les uns sur les autres pour se souder et former deux minuscules petites billes qui disent s'appeler mutuellement Big & Bang et dont la densité est plus grande que tout l'univers.

Big prétend être le mâle alors que Bang assume le rôle de la femelle. C'était donc ça le début, un mâle et une femelle. Les

**deux micro sphères sont immobiles et se regardent
amoureusement, les yeux rivés inexorablement les uns aux
autres. C'est la quintessence du positif et du négatif qui
refusent de s'attirer ou de se repousser.**

**Miranda et Philippe sont en extase devant le fabuleux
spectacle de deux micro braises baignant dans l'obscurité la
plus totale.**

**Le cadran de l'horloge marque nul. Il n'y a pas de temps.
Les pensées de Philippe et de Miranda se fondent les unes
dans les autres.**

**Ils décident de sortir de la fusée et de se lancer dans le vide
là où rien n'existe. Le couple se met à danser une sorte de
valse de la folie des profondeurs. L'extase du vide. Philippe et
Miranda virevoltent aux rythmes lents d'une passacaille
inédites .**

**Philippe, à son insu, imite la sphère mâle et souhaite fiancer
Miranda qui, en retour, souhaite s'unir à Philippe. Ce dernier
tend la main devant lui et saisit dans le vide une bague ornée
d'un diamant bleu dont l'éclat merveilleux de son eau
illumine le vide ajoutant ainsi une sorte d'atmosphère,
d'euphorie méphistophélique.**

Je t'aime Miranda ! Dit-il a voix basse.

Puis il cria à plein poumons.

**Je t'aime Miranda ! Et il introduisit la bague à diamants
dans le doigt de Miranda, dont les yeux verts, brillent
remplis de larmes de joie.**

Moi aussi je t'aime mon chéri !

Et ils s'embrassent tendrement.

Les deux micro-sphères Big & Bang aux yeux perçants, ont vu la scène. Jaloux, comme des dieux grecs ils ne peuvent plus se retenir. Leur passion est si grande qu'une lueur rougeâtre apparaît et croît entre les deux petites billes qui se rapprochent de plus en plus alors que le flamboiement s'intensifie.

Regarde ce qu'elles font ! Philippe ! Regarde. Elles copulent. Comme elle disait ces mots, les deux billes atteignent une sorte d'orgasme titanesque d'où jaillit un flot de matière contenant la vie, la lumière, le temps, la haine, la mort, l'amour, la joie, la peine, les étoiles, les galaxies, la vérité, le mensonge, la peur, l'effroi, la maladie, la force, la musique, l'ennuie et la philosophie, la religion et le doute, des longs filets d'ADN, d'ARN, de crimes, des symphonies, le tout mélangé dans une sorte de protoplasme qui depuis des milliards d'années poursuit sa route de plaisir et de souffrances à toute vitesse en direction d'ovaires inaccessibles aux dimensions incalculables.

Nous ne connaissons donc jamais l'origine de tout cela.

Nous ne saurons jamais, non plus, dans quel lieu tout cela va aboutir...

Assis dans son fauteuil Louis xv, monsieur Bahn tient son Der Spiegel dans les mains.

Papa ! Papa ! Crie Erik au comble de la joie d'avoir retrouvé son père sain et sauf.

Chéri ! Tu es revenu. Ah ! Que je suis heureuse !

Hé ! Maman, je t'avais dit de ne pas t'inquiéter que Philippe le retrouverait. On a eu une belle frousse tout le monde.

Philippe ouvrit les yeux. Devant lui le IMac toujours allumé. Sur l'écran il peut lire la dernière phrase qu'il avait écrite à alter ego, à la belle Miranda, avant d'être avalé et disparaître. Il la relut à voix basse :

«Crois-moi je te désire de toutes mes forces. »

Lentement Philippe en retrouvant ses esprits réalise qu'il a perdu Miranda.

Miranda ? Mais où est-elle ? Où es-tu Miranda !

Se tournant vers Otto Bahn :

Où est-elle ? L'avez vous vu ? Comment se fait-il qu'elle ne soit pas là ?

Monsieur Bahn semble quelque peu interloqué :

De qui parles-tu mon garçon ?

De Miranda voyons.

Miranda ? Qui est Miranda ? Tu divagues voyons, il n'y a jamais eut de Miranda que je sache.

Le visage de Philippe s'assombrit. Il sent monter en lui un intense désarroi. Il n'y a jamais eut de Miranda...

Dans son annuaire gauche, il aperçoit la bague qu'il avait passé au doigt de la belle Miranda. De seconde en seconde

tout devient plus clair. Il s'est fiancé à lui-même. Il se regarde dans le psyché, fait la moue. Mon Dieu, je suis amoureux de moi-même...

Philippe ! Philippe ! Tu es revenue ? Où étais tu donc passé ? C'est une longue histoire, madame Bahn, une longue histoire.

Puis il se lève, respire profondément, reprend son calme de détective héroïque et dit au petit Erik :

Et toi Erik, as-tu quelque chose à nous raconter ?

Oui, fit le garçon, c'était Elsa qui avait mis de la poudre orangée dans la tisane. Elle voulait nous faire disparaître, moi, papa, maman et éventuellement Rudolf. Elle croyait hériter de la fortune de notre famille... mais j'ai déjoué ses plans.

Mes enfants écoutez-moi !

On t'écoute maman, on t'écoute fit Rudolf.

Tout le monde à table ! Les événements nous ont creusé l'appétit.

Toi aussi Philippe, viens avec nous.

Merci madame, avec joie.

Puis il se retourne vers le psyché et voit dans le miroir, Miranda qui lui sourit et lui envoie un baiser en le soufflant vers lui du creux de sa main.

Papa s'assoit au bout de la table, bien entendu, tandis que maman Bahn s'assoit à l'autre bout. Chacun s'installe autour de la table.

Voici qu'Elsa rentre dans la pièce en poussant une desserte remplis de repas...St-Hubert BBQ.

La table est en liesse. Tout le monde parle en même temps. Elsa, s'approcha de la table et demanda poliment la parole. Un court silence s'ensuivit. Alors Elsa avoua qu'elle n'était peut-être pas étrangère à cette mésaventure.

Elle expliqua comment elle avait préparé la tisane en incluant des ingrédients chimiques devant accentuer l'acuité de conscience. Mais en même temps les cristaux avaient pour effet de rendre invisibles ceux qui les absorbent et leur donner la puissance de pénétrer le monde parallèle. En effet Elsa étudiante à l'université de Weimar en était rendue à préparer une thèse de doctorat sur l'effet de certains sulfites transformés en précipités translucides. Les yeux remplis de larmes elle s'excusa encore et encore suppliant la famille Bahn de lui pardonner son audace. Tous ne comprirent pas les détails techniques avancés par la jeune fille. Mais puisqu'elle avouait sa faute on l'excusa.

Tout en faisant tourner sa bague à diamant dans son annulaire Philippe songeur comprit que la substance de la tisane avait aussi eut pour effet de lui faire prendre conscience de son narcissisme maladif. Il se promit silencieusement de se concentrer à l'avenir sur des actions altruistes.

**Toute la famille trinqua et Rudolf dit :
Raconte-nous papa ce qui s'est passé. Où étais-tu ?**

Otto prit son temps. Il toussotta un peu et commença son récit :

Voilà, je buvais ma tisane comme d'habitude lorsque je fus pris d'un étrange étourdissement. Je perdis conscience durant un court laps de temps. Ensuite mon esprit devint très lucide. Je ne me rendis pas compte immédiatement que je me trouvais soudainement dans un monde parallèle. Je me voyais déambuler sur une planète étrange. Soudain j'ai été assailli et capturé plutôt brutalement par des animaux étranges à deux dimensions seulement. Ils n'avaient pas d'épaisseur de sorte que lorsqu'ils se dirigeaient vers moi je ne les voyais pas venir. Vus de côté ils ressemblaient à d'énormes araignées géantes, non pas en chair mais en métal. Elles grognaient mais pouvaient aussi parler. J'ai cru comprendre qu'elles pouvaient détecter la structure de mon langage lorsqu'elles m'ont posé leur antennes sur la tête. Cette planète-là m'a semblé être entièrement contrôlée par des animaux qui après m'avoir capturé m'ont placé dans une espèce de cellule vitrée et se sont mis à m'observer. Cela à durée plusieurs semaines.

Mais tu n'as été parti qu'une seule journée objecta Érik. Je peux vous jurer que cela m'a paru beaucoup plus long. Des semaines sinon des mois.

C'est tout à fait plausible souligna Philippe. Tout en appuyant chaque mot avec le mouvement de sa fourchette balayant le vide il expliqua en érudit :

Le temps est une dimension variable dont on ne saisit pas toujours la morphologie.

Puis pointant son ustensile vers le père :

Continuez monsieur Bahn.

Bien ! De temps en temps ils me faisaient sortir prendre des marches mais sous surveillance et entouré de gardes qui semblaient être faits de plaques de cuivre dépoli. Vus de côté on aurait dit des lames rectangulaires dont les yeux et les oreilles semblaient n'être rien d'autres que des trous.

Mais ils voyaient tout, entendaient tout.

Est-ce qu'ils mangeaient ?

Je les ai vu s'enduire d'une substance huileuse régulièrement trois fois par jour. Quelque fois ils s'allongeaient sur le sol et restaient ainsi pendant plusieurs minutes. Je crois qu'ils dormaient.

Ah oui! Il faut que je vous raconte. J'ai vu une sorte de primate plat qui promenait en laisse une petite bête plate elle aussi. Elle semblait enjouée lorsque tout à coup elle s'est arrêté et s'est mis à déféquer des pièces ressemblant à des boulons. Le primate, avait une sorte balais avec lequel il a ramassé les boulons dans un sac. Cela a produit un léger bruit de cliquetis.

Comment as-tu survécu ? As-tu pu te nourrir ?

À moi ils me donnaient des pilules. Enfin cela ressemblait à des pilules qui trompaient ma faim. Quand je leur ai demandé de l'eau pour éteindre ma soif ils se sont affolés.

L'eau est leur pire ennemi. Ce qu'ils craignent le plus c'est la rouille.

J'ai aussi cru entendre que lorsqu'ils dormaient à la porte de ma cellule il produisaient des sons métalliques ressemblant vaguement à des œuvres de Schoenberg.

C'était distrayant mais en même temps inquiétant. Ces sons se scandaient de telle sorte que mon imagination sombrait dans la tristesse. Je me demandais si j'allais jamais vous revoir. Vous savez combien je vous aime tous.

Quand j'ai demandé à mon geôlier la cause de ce bruit, il m'a expliqué que son copain ainsi endormi faisait un cauchemar.

Pauvre papa ! Je suis tellement heureux que tu sois revenu sain et sauf.

Santé tout le monde et chacun vida son verre de Coca-Cola...

...On aperçoit la scène de théâtre où tous les acteurs: Otto Bahn, Elsa, Rudolf, Erik, Philipe, Miranda, Romy sans oublier le prêtre Günter Konnemann, viennent saluer. Puis le rideau se ferme sous les applaudissements nourris.

Encore ! Encore !

Mais le rideau resta fermé.

Dans une loge surplombant la scène deux p.d.g. de l'IRE, International Robotics Engineering, qui ont supervisé le déroulement des événements continuent d'applaudir puis se regardent et rient de bon cœur et en se claquant dans les mains :

Oh ! La la ! Martin! Il n'y a pas de doute ! Ca, c'est les robots les plus perfectionnés et les plus réussis qu'on a jamais fabriqués.

T'as tout à fait raison ! Hé ! Hé ! On est bons !

Très satisfaits d'eux-mêmes ils se lèvent puis, comme des cégépiens, élevant les bras au-dessus de la tête en signe d'approbation se claquent mutuellement les deux mains droites.

Paf!

Un bruit d'éclatement précède celui de l'effondrement en miettes des deux p.d.g., dont les corps se transforment en ruine laissant par terre deux tas composés de vis, de puces, de piles, de bouts de fils et autres détritrus électroniques tandis que s'élevait un mince tourbillon de fumée prenant la forme étrange d'une tête plate d'anaconda. La forme d'abord vague se concrétisa et l'on vit une croute d'écailles brunâtres se développer. Bientôt deux yeux verdâtres de forme oblongue s'entrouvrirent. La tête se mit à osciller de gauche à droite comme si elle cherchait une proie puis s'aplatissant sur le sol se mit à ramper entraînant une suite d'anneaux qui tournaient sur eux mêmes. Le monstre aperçu le tas de détritrus laissé par les p.d.g. et en un rien de

temps avala le tout prestement. Puis la bête découvrit une interstice dans laquelle elle s'infiltra subrepticement. On pu voir tout le reste de ce nuage herpétique disparaître aspiré dans une autre dimension.

Je suis restée quelques instants immobile les yeux fixés sur la dernière page de cette étrange BD.

Puis d'un geste définitif, énergique je refermai le livre d'une seule main. À l'instant où les deux couvertures du livre claquèrent et je vis s'échapper d'entre les pages une sorte de dentelle noire encadrant des zones d'images colorées qui ressemblaient à une suite de diapositives que je reconnues aussitôt. C'était les images de la BD qui se décollaient. Elles glissaient hors du livre page par page en se déroulant comme les feuilles sortant d'une imprimante. Toutes les images en entier s'empilèrent ainsi les unes sur les autres en produisant un léger bruit de froissement d'où émanait une étrange odeur âcre d'encre de chine. Mon étonnement était à son comble lorsque je vis apparaître sur le bas de la dernière page le mot M'Bü. Était-ce le nom de l'auteur ? Peut-être. Le soleil commençait à baisser. Devant moi la mer était calme. J'avais hâte de rentrer. J'avais un peu froid. Je tirai ma couverture et j'entendis alors les voix des deux préposés Karl et Dagmar qui venaient me chercher.

Lorsque je voulu les prévenir afin qu'ils ne se mettent pas les pieds dans le tas de dentelles d'encre et de teinture qui s'était accumulées à côté de ma chaise, ils échangèrent un long regard empreint d'inquiétude.

Avez-vous pris vos médicaments Fraülein Schultz ?

Ils n'attendirent pas ma réponse et ils murmurèrent :

Elle a sans doute oublié.

Retournons la à l'hospice un bon repos va lui faire grand bien. Ils poussèrent ma chaise sans autres égards et la roue de droite fendit les résidus de la BD. Un brin noir resta accroché quelques instants à la roue, fit un ou deux tours avant de se casser silencieusement.

STUPEUR & NAÏVETÉ

Comme d'habitude, comme si on était des riens, on nous fit monter en nous poussant dans un énorme camion semi-remorque. Chacun se bousculait pour tenter de trouver une place un tantinet confortable. Un coup par ici un coup par là je finis par m'accroupir dans un coin où l'air était irrespirable mais bon, je n'avais pas le choix.

Lorsque tous furent embarqués, c'est-à dire lorsqu'il n'y avait plus un seul centimètre carré de libre, on referma les portes. Seules quelques petites ouvertures, laissaient passer de fins pinceaux lumineux dans lesquels dansaient des myriades de grains poussiéreux malodorants. Je savais que quelques uns de mes frères et soeurs étaient eux aussi entassés dans cette masse de misère. La terreur était palpable parmi nous. Le moteur démarra et en quelques grognements provoqués par des coups rapides et secs sur la pédale d'accélérateur notre camion bougea et se mit en marche accompagné des plaintes rugissantes d'embrayages ardues. La durée du voyage semblait interminable. Que penser de toute cette horrible aventure. Les vibrations et les chocs des imprévus de la route nous faisaient nous heurter les uns sur les autres ce qui entraînait des cris et des lamentations insoutenables. Puis après de

longues heures, ce jeudi matin de février, nous arrivâmes enfin à destination. J'avais presque hâte de sortir de là, d'en finir une fois pour toutes. Mais les portes restèrent closes. Un certain calme s'établit. On se regardait les uns les autres attendant la suite. Par un petit trou je distinguai la présence de caméras de télévision.

Des groupes de gens se promenaient brandissant des pancartes sur lesquelles étaient écrits des signes incompréhensibles.

Nous restâmes là plusieurs heures sursautant au moindre bruit. Attendant quoi ? On ne le savait pas.

Ce n'est que le lendemain que je respirai enfin. J'aperçus par un des trous une pancarte :

“Olymel ferme ses portes.”

Nous étions sauvés !

JUGEMENT

Pas d'autres questions, Monsieur le juge !

- Bien

Un silence s'ensuivit. Un silence chargé de tension. Toute la salle retint son souffle.

Le juge toussota et dit d'un ton péremptoire :

- Accusé levez-vous !

Avec effort et comme si un lourd passé pesait sur ses épaules, le vieil homme se leva.

Le juge ajusta ses lunettes et tandis qu'il tenait un document entre ses mains, il récita :

Vous avez commis un crime abominable. De toute ma carrière je n'ai jamais été confronté à un crime aussi abject. La préméditation, totale. Vous auriez pu choisir le bien mais , en toute connaissance de cause vous avez choisi le mal, laissant derrière vous une foule d'innocentes victimes. De

plus votre attitude a démontré tout au long de ce procès, une absence totale de compassion. Au contraire vous êtes plein d'arrogance, de mépris. Je me vois donc dans l'obligation de vous infliger la peine maximale en espérant que vous retrouviez un jour le regret pour les actes que vous avez commis.

Je vous condamne donc à une semaine de prison, avec sursis !

Le juge déposa son document.

L'avocat de la défense murmura à l'oreille de son client :

On ira en appel !

Le juge rabattit son maillet avec toute la force de son bras et se dit à lui-même :

La justice a le bras long !

UN FANTÔME

Le vent soufflait en bourrasques. Des tas de feuilles mortes se bouscuaient sur l'asphalte de la rue. Les jours s'empressaient de raccourcir de plus en plus rapidement, pour être à temps au rendez-vous avec l'hiver. Je marchais, en suivant mon chien Lotus, qui, le museau affairé dans les feuilles, flairait par ci, flairait par là, je ne sais quoi.

Viens Lotus ! Viens ! Fis-je d'un petit coup de laisse. Le vent devint plus insistant. J'attachai le dernier bouton du haut de ma veste.

La lumière du jour devenait de plus en plus avare. Le crépuscule s'appesantit. Un léger frisson me pinça le dos. Je suis frileux de nature. Tout à coup, au moment où je relevai le collet de ma veste, j'aperçu dans le sous-bois, des formes étranges qui semblaient m'épier. Des formes blanchâtres, grisâtres, furtives, apparaissant un instant et disparaissant presque aussitôt dans le velours sombre de la forêt. Inquiet, je jetai un oeil de l'autre côté de la rue. Le même phénomène se produisit. Des fantômes ! Pensai-je. Mais non. Quand même pas ! Je me mis à redouter les frasques de l'imagination. Je devais toutefois me rendre à l'évidence : Le nombre de fantômes augmentait. Ils semblaient se faufiler entre les arbres. Les fantômes se rapprochaient puis s'éloignaient dans une danse accompagnée de plaintes noyées dans le vent. Soudain, un craquement sinistre fendit l'atmosphère. Dans un vacarme de gémissements, un gros érable centenaire, s'écroula. Le sol trembla de frayeur. Un sombre écho, effaça les lamentations dans le lointain... Atterrée, ma petite chienne se mit à aboyer. Lotus !

Elle se tue sur le champ. Au loin on entendit se répéter en écho, un faible hurlement.

Un ronronnement sourd accompagne une auto de couleur sombre, qui apparut en m'aveuglant de ses phares macabres. Elle passa tout près, le grognement du moteur, aspiré par le vent, s'estompa au prochain détour. Dès lors l'ombre se métamorphosa en obscurité. Le regard tendu, j'essayais en vain d'y voir quelque chose. Je me sentais seul, vulnérable au milieu d'une nature menaçante. Les nuages s'écartèrent un moment pour laisser un mince rayon de lune faire naître une étrange pénombre. Je crois avoir aperçu une couleuvre onduler adroitement dans les feuilles mortes. Elle s'arrêta net. J'ai eu l'a nette impression, d'un vague message d'effroi. Puis elle disparut dans un impalpable nuage noir. C'est à ce moment, que se produisit derrière moi un bruit inquiétant. On aurait dit le grincement d'une petite roue rouillée. Je me retournai. Un cercueil muni de petites roues mal lubrifiées, descendait furieusement, la pente de la rue Gerry-Boulet et se dirigeait malicieusement tout droit sur moi. Figé de stupeur, je restai là un instant, immobile. Je perçu dans un filet de lumière de la lune, des doigts crochus au bout d'une main, qui sautillait, en pendant horriblement hors du cercueil mal fermé. Le vent atteint un paroxysme et les bruissements, dans les branches, se transformèrent en plaintes lugubres. En tirant sur sa laisse, je fis comprendre à Lotus qu'il fallait courir à toutes jambes. Je déguerpis presto, mais il était déjà

trop tard, j'avais trop attendu. Alors tandis que j'essayais de fuir, épouvanté, le cercueil me rattrapa. La main aux doigts crochus, s'abattit sur moi et me tira par le collet. Je sentis les doigts et les ongles froids me gratter le cou en essayant de me saisir à la gorge. En même temps, une myriade de chauves-souris m'enveloppa le visage, brouillant ma vue. De ma main libre je les arrachai. En tombant sur le sol, les chauves-souris se transformèrent en feuilles mortes. J'accélérai ma course folle. Le bruit de crissement que faisaient mes pas et ceux de Lotus, courant dans les feuilles, se mêlait aux sifflements du vent imitant gauchement, la voix rauque du regretté chanteur en hurlant : «Je suis celui qui regarde en avant!». Lotus elle aussi entendait la voix rauque, j'en suis persuadé, car elle courait ventre à terre. Moi, je sentais l'haleine du mort me souffler dans la nuque. Cette horrible main qui me tirait le collet de plus en plus fort et la voix, de plus en plus rauque, qui répétait :

«Je suis celui qui regarde en avant»!

Poursuivis par l'épouvante, par la terreur, l'unique espoir de salut, c'était justement la fuite en avant. «Je suis celui qui regarde en avant»! Insistait la voix sidérale.

Mais finalement, complètement subjugué par la panique, et à bout de souffle, je décidai, moi, de regarder en arrière :

**Accrochée comme des doigts, au collet de ma veste, une
branche d'arbre, que le vent avait arraché d'un vieux
tronc, et qui m'était tombé dessus. Elle traînait derrière
moi, râlant une espèce de psaume d'angoisse, dans les
feuilles mortes. Je m'arrêtai net, puis j'arrachai la
longue branche de mon cou et la laissai tomber. Je
repris mon souffle et marchant tout de même d'un bon
pas, redescendis jusqu'au bas de la rue.
J'étais, enfin, presque rendu à la maison où m'attendait
Isabelle et un feu réconfortant dans l'âtre. C'était le
trente et un octobre. La veille de la Toussaints, la fête
des morts, l'Halloween !
Ouuuaahahaha !**

Les prédateurs et la proie

**On a tous souvent vu à la télé
Une antilope déposer ses petits
Dans un lieu sûr un buisson caché
Et partir dans le Serengeti
Filer à des vitesses folles
Parfois. Oh Malheur !
Ses petits sont la proie
Des grands prédateurs
Voici donc un conte de chez nous
Ressemblant à une histoire de fous
Commençons comme il se doit
Par un beau jour...
L'Imagination déposa son magot
On ne sait pas petit ou gros
Mais on sait que la folle du logis
S'éloigna seule dans son Serengeti
Planter là son magot ? Grave erreur
Pour elle bien sûr pas pour les prédateurs**

**Venant d'Ottawa le mâle impôt fédéral
Et de Québec la femelle impôt provincial
Reniflèrent de leurs puissants naseaux
L'imperceptible odeur émanant du magot
Ainsi orientés ils trottèrent hardiment
Vers la proie naïve qui gisait toute seule
De la loi de la jungle ignorant les rudiments
Les impôts ouvrirent toute grande la gueule
En montrant leurs grands crocs
S'arrachèrent du butin les lambeaux
Puis disparurent les flancs arrondis
Eh ! On remarqua quelques résidus
Gisant là abandonnées libres de dû
Mais pas pour longtemps
Un groupe de hyènes
De fétides haleines
Accoururent sur le champ
Elles engloutirent sans peine
Capital et intérêt
Elles étaient en liesse
Les taxes tvq et tps
Finalement rien
Il ne restait
Plus rien !
Rien.**

PRÉVOST ! HÂVRE DE PAIX

Il y avait dans la nature, près de l'Espagne,

Un lieu tellement beau

Qu'il était difficile à décrire. C'était une campagne.

Pas un poteau qui n'ait son oiseau.

Des chemins de terre, aux méandres fleuris,

**Des arbres qui chuchotaient dans le vent, des chants secrets
de vie.**

**Passaient furtivement, quelques mulots, parfois une biche
avec son petit,**

De jolis ruisseaux, aux clapotis gentils.

Bref, un lieu béni de la nature.

**Un jour, peu après la guerre, dit-on, des gens la
redécouvrirent**

Et s'empressèrent d'y bâtir leurs maisons.

Une, deux d'abord, puis plusieurs autres ensuite .

Cela devint bientôt un hameau enchanteur.

Les habitants buvaient l'eau qui jaillissait tout près de leurs demeures.

C'était un nid de bonheur.

Mais voilà que tout à coup arrivent des promoteurs.

Ils examinent les lieux d'un oeil connaisseur

Et approuvent d'avance leurs projets bâtisseurs

Ils se mettent en frais de développer cette région par trop arriérée.

Bientôt arrivent sur les lieux les grues et autres machines

Pour creuser bâtir construire paver asphalter

A ce hameau faire plier l'échine

Et aussi se faire un nom

Pour la postérité croit-on

La machinerie se met en branle

On abat les arbres on traque les ruisseaux

Des trous sont pratiqués dans le sol qui saigne abondamment

Mais ces plaies sont asphaltées sur le champ

On s'aperçoit ensuite que les sources sont taries ou polluées

Ah ! Mais on a des idées ! Qu'à cela ne tienne

Ont construit un aqueduc moderne

Qui amène dans des tuyaux l'eau traitée

Jusqu'aux maisons des gens éberlués

On informe la planète de l'existence de ce nouveau paradis

La population augmente !

Bientôt ce paradis est rempli à craquer

On n 'arrive pas à construire assez vite

Tous veulent en jouir pas demain tout de suite

Après quelque temps il n'y a plus de place

On a délimité des parcs bien bétonnés

Tiens ! Les oiseaux décontenancés sont partis ailleurs

Goûtez-moi cette eau

Purifiée qui coule dans nos tuyaux

Voilà ! C'est fini ! Maintenant admirez la beauté de cette île enchantée.....

Oh mais je me trompais, c'est pas fini.

L'asphalte doit maintenant être remplacée, car elle est usée

Peu après c'est l'aqueduc les tuyaux sont troués

Il faut refaire et encore asphalter

Les habitants grisés par la route adoucie

Conduisent leurs voitures dangereusement.

Il faut mettre en place les feux de circulation

Et aussi une force spéciale pour policer et récupérer des fonds

Les nouveaux citadins interloqués lancent les hauts cris

Que voulez-vous...Arrêtez de vous plaindre leur dit-on

Dociles comme les peuples ils s'arrêtent un bon moment

On peut maintenant entendre voler une mouche

Ils sont domptés

Ils vont se taire et apprendre :

Qu'il faut des bibliothèques des centres culturels des centres d'achat

Qu'il faut se dépêcher car il se fait tard

Qu'il faut embellir qu'il faut des boulevards

Qu'il faut imiter la nature replanter des arbres

Bâtir des théâtres des cinémas des lumières qui clignotent

Dans l'ombre

Du bruit du bruit

Pavons ! Pavons ! Construisons !

**Que retentissent partout les bruits de marteaux, de scies,
d'évolution**

Qu'on fasse taire les mécontents !

Cette île, dont j'ai ici caricaturé l'évolution ,

Existe vraiment, au large de l'Espagne.

Aujourd'hui on n'en parle plus car vous l'avez deviné,

Son charme champêtre d'antan, est mort assassiné

Moralité :

**Quiconque croit que le havre de paix Le Domaine
Champêtre de Prévost**

Durera....

....Gémira !

TRISE FIN DE RÉCITAL

La rue Charlebois était bordée de chaque côté

D'un étalage de couleurs chatoyantes, irisées

De bordures aux fines teintes

Aux nuances exquises presque peintes

Faites de fleurs orgueilleuses

Quelles beautés !

Offertes au soleil d'été...

Épanouies et paresseuses

Attendants leurs amants

Nerveusement...

Ce fut le ronron d'un petit taon

Qui donna d'abord le diapason

Aussitôt décrivant de grandes courbes

Avec des trémolos et des vrombissements

Un bourdon survole quelques herbes

Vrombissant des trilles raffinées

Et de sonores triples croches

Il plagiait, quelle virtuosité

Le Vol du Bourdon

De Rimski Korsakov

Délicatement il se pose sur une marguerite

Aphrodite

Qui poussait joyeusement entre deux cailloux

Non loin de la rue Plamondon

Après lui avoir fait un bisou

L'insecte, guidé par l'odeur

Pique une corolle, titille un pistil

Boit passionnément semble t'il

Le nectar et les suaves liqueurs

Qui le rendent presque fou

Sur un signal, donné cette fois par le vent

Les fleurs se mirent à valser toutes heureuses

D'être aimées d'un frelon si fervent

Le spectacle de ces belles danseuses

Prit fin

Abruptement !

On entendit venir de loin, impitoyable

Mandatée par l'administration

La cruelle machine d'extermination

Dans un tintamarre de cliquetis de lames acérées

Enragées, violentes, écumant le sang des fleurs

Elle plagiait, quelle audace La Danse Macabre

De Camille Saint-Saëns

Fauchant tout dans tous les sens

Tranchant en passant les délicates fleurs

Laissant sur son passage

Les tristes débris inertes

Des herbes encore vertes

LA MOUCHE

Ce soir-là lorsque je rentrai seul à la maison, un peu fatigué à la suite d'une rude journée de travail, je décidai de m'avachir confortablement dans mon gros fauteuil préféré, juste devant la télé.

Bien assis, les deux pieds déchaussés appuyés sur la table à café, une bonne petite caisse de bières à mes côtés je sirotais lentement, je ne me souviens plus au juste, une deuxième ou troisième petite bière assez froide.

Le doigt sur la télécommande, je cherchais un bon film d'action, un thriller, pour m'évader, me vider l'esprit.

Là ! Rien. Ici ! Rien non plus. Suivant, suivant, suivant c'est moins qu'ordinaire.

Finalement un film nouveau que je n'ai jamais vu.

Je vois le titre : Loft Story c'est peut-être un bon suspense..

Mais dès le début j'éprouve de la difficulté à essayer de comprendre la trame de l'histoire. Le scénario ne me semblait pas clair. Où était le problème ? Les comédiens ne semblaient pas avoir maîtrisé leur texte.

Qui était le malfaiteur ? Pire, je n'arrivait pas à discerner le rôle du policier. J'ai pensé qu'il s'agissait de jeunes

délinquants qui se préparaient à commettre une bêtise, ça aurait pu être intéressant.

Eh bien non. Pas de vol de banque, pas d'assassinat, pas de coup de feu, pas d'explosion . Rien. Je m'ennuyais totalement lorsqu'une mouche, une toute petite mouche qui semblait un tantinet assoiffée vint s'installer. Où ? Juste sur le bord d'un verre que j'avais oublié sur la table à café, la veille. Je ne m'en offusquai pas du tout car je buvais ma bière à même la bouteille. Alors la mouche pouvait bien s'amuser sur le verre vide tant qu'il lui plaira. Mon attention fut donc complètement détournée de la télé vers ce petit insecte anodin qui m'amusait beaucoup par ce manège distrayant qu'elle effectuait en tournoyant et en trottinant autour du verre.

Puis elle prit son envol et la petite se posa de nouveau sur le verre, comme pour en prendre possession.

Elle s'arrêta net.

Puis elle se remit à trottiner sur la paroi extérieure du verre. Parfois elle interrompait brièvement sa course, comme si elle voulait m'épier. Elle s'envolait de nouveau autour du verre. J'entendais son bourdonnement intermittent comme un petit moteur de bateau. Ça ressemblait à une espèce de langage saccadé. Peut être qu'elle protestait parce que le verre était vide. Elle avait peut être le goût de trinquer avec moi ? J'oubliai complètement le long métrage Loft Story pour me concentrer sur cette mouche fascinante, pleine de ressources.

Buzz ! Buzz ! Faisait elle. Buzz ! Buzz ! Elle semblait fébrile, surexcitée. Elle voulait jouer peut-être. Sans la quitter des yeux, j'enfilai deux ou trois autres gorgées de bière.

Enfin je lui dis en riant Eh! Toi ! Elle fit un tour sur elle-même. Oui toi la mouche ! Tu en veux une ou deux petites gouttes ? Juste pour rire je lui tendis ma bouteille.

À la tienne ! D'un trait je la bu jusque'au fond. Puis je me renfrognai dans mon fauteuil en tendant encore ma bouteille vide vers la mouche, juste pour la narguer un peu. T'en veux ? T'en veux ? Elle ne bougeait plus. Elle s'était arrêtée net.

Hé ! Hè ! La mouche ! Elle restait figée. Elle semblait endormie. Je me débouchai une autre petite bière et je la bu en quelques rapides lampées. Un éclat de rire rappela mon attention vers la télé. Mais la télé commençait à m'endormir. Sans regarder, je cherchai avec la main dans la petite caisse de bières à mes côtés : Vide.

Ouais, ma caisse était vide. Bah ! Il me reste encore un peu de scotch dans l'armoire. Juste deux doigts. Sans eau, ni glace. J'aime bien quand ça goute un peu. Je m'enfonce de nouveau dans mon fauteuil. Je ferme les yeux . Buzzzz!

Buzzzz!

C'est ma mouche . La voilà. La mouche trotte innocente et rentre dans le verre. Ah Ah ! On va s'amuser. Rapidement je bouche le verre en plaquant la paume de la main juste dessus.

La mouche est prisonnière. Hé ! Hé ! Mais je ne la vois plus. Elle n'est pas dans le verre. Bizarre. Elle apparaît soudainement sur ma main. Mais... Je ne me trompe pas, elle a grossi. ELLE A GROSSI ! Je me secoue la main violemment pour me débarrasser de cet insecte sorcier. La mouche décrit rapidement des zigzags et atterrit dardard sur le verre. En battant des ailes elle produit des vibrations si forte qu'elle enveloppa le son de la télé. La mouche grandissait. En fait elle grossissait à vue d'oeil. En quelques secondes la tête de la mouche était si grosse que je pouvais distinguer une haine rougeâtre qui miroitait dans ses yeux à facettes bombées et velues. Ben voyons je rêve ou quoi ? J'ai besoin d'un remontant Je vide mon verre de scotch d'un seul trait. Les paupières closes je laisse le feu s'éteindre lentement dans ma bouche puis j'ouvre les yeux. La mouche a encore grossi. Sa langue lèche la paroi du verre vide. L'insecte semble assoiffé. Je vais sûrement pas lui donner mon scotch, pas à une mouche. Pendant que je me parle ainsi à moi-même, la mouche a continué de grossir. Elle fait pas moins de vingt centimètres. Son exaspération semble augmenter et s'intensifier avec son volume. Les milles facettes de ses yeux luisent et miroitent comme des étincelles. La mouche devenue géante me regarde fixement, froidement. Elle veut boire elle aussi. La peur s'empare de moi. Je me rend compte qu'elle va me sauter dessus, me détruire pour voler ma boisson. En bon père de famille que je suis, je veux protéger mon bien. Alors

lentement, très lentement pour ne pas provoquer l'insecte davantage, avec précaution, je me retire les pieds de la table à café et avec un certain effort, je me soulève de mon fauteuil. Étourdi, sans doute par l'émotion, je titube un peu. La mouche, elle en sautant sur le tapis, fait tomber le verre vide. Énervée elle s'envole et se colle au plafond où elle grossit encore. Ce n'est plus qu'une question de temps avant qu'elle ne m'attaque et me tue. Que faire ! Je replace le verre sur la table, je prend mon journal et sans quitter le monstre des yeux, je le plie pour m'en faire un tue-mouches. Je suis prêt.

La mouche s'arrache du plafond et fond sur moi. Je frappe avec mon tue-mouches à gauche à droite. C'est raté. La mouche, énorme, s'est posée sur la table. Elle est maintenant aussi grosse que moi. Il me faut de l'aide.

Mon cellulaire. Où est mon cellulaire ? Dans mon bureau. À reculons, je me dirige vers mon bureau. La mouche s'envole. Vroom! Le bruit devient assourdissant. Elle atterrit devant moi. Je fixe ses yeux incandescents. Elle sort sa langue longue, visqueuse grosse comme le poing et elle tente de me l'appliquer en plein visage. Je me retourne et cours vers la porte du bureau. La mouche vole au-dessus de ma tête, me devance et pénètre dans le bureau. J'avance prudemment. La mouche est là, sur mon pupitre. Sa langue gluante fait une grimace, s'étire comme une épée, pointée dans ma direction. Le cellulaire est là, juste à côté du monstre. Pourquoi ne l'ai-je pas gardé dans ma poche ? Je

manque d'air ma respiration est haletante. Je n'ai pas le choix, il faut y aller. Je m'étire le bras, les doigts tendus vers le cellulaire, je le touche presque. Je fais un pas en avant et j'attrape mon iPhone. Nerveusement je presse le bouton du numéro préprogrammé et l'appareil anxieusement collé à l'oreille j'entends enfin avec soulagement la voix que je connais si bien qui allait me sauver :

Bonjour ! Alcooliques anonymes ! Que peut on faire pour vous ?

Un vol de routine frôle la catastrophe

Avant de monter dans l'appareil j'en fis le tour. Après examen je compris que c'était bien un avion et non pas...Une avion. Ensuite je m'installai confortablement dans le cockpit.

Je me mis les écouteurs, prêt à communiquer avec la tour de contrôle. Je passai en revue tous les instruments concernant les moteurs, les freins, le gouvernail, les volets etc .

J'étais tout fin prêt, je mis les moteurs en marche. Le tableau de bord s'illumina. Un clignotement par çï un autre clignotement par là. Tout semblait normal. Il ne me restait

qu'à souhaiter la bienvenue aux cent-soixante-sept passagers.

- Ici le commandant ! Bienvenue à bord. Le vol durera un peu moins de trois heures.

- À Vancouver le mercure indique 22 degrés sous un ciel radieux.

- Un repas sera servi ainsi que quelques apéritifs.

- Un film intéressant sera aussi au programme.

- Bon vol

- Agent de bord veuillez prendre vos sièges pour le décollage. Je fermai mon micro.

Peu de temps après je reçu de la tour de contrôle la permission de décoller.

J'ouvris les pleins gaz. Le monstre bougea, trembla s'avança puis accéléra.

On avait l'impression d'être aspiré inexorablement dans la gueule d'un géant. Les poteaux indicateurs, les lignes blanches sur la piste et tout le panorama défilaient de plus en plus rapidement. L'excitation était à son paroxysme.

J'avais l'oeil braqué sur l'aiguille du tachymètre. À 125, je tirai fermement sur le manche à balai.

Fidèle comme un ami, l'avion s'arracha du sol laissant son ombre caresser la piste en s'étirant comme un adieu.

J'activai le contrôle d'escamotage du train d'atterrissage.

Les passagers, eux, escamotèrent un soupir de soulagement.

Le décollage avait réussi encore une fois.

Dès que l'altimètre afficha 1000 mètres j'amorçai un virage sur la droite. L'appareil s'inclina doucement et décrivit une longue courbe élégante dans le ciel d'un bleu pur.

On continua la rapide ascension jusqu'à 8000 mètres.

À cette altitude je stabilisai l'appareil qui jusque là se comportait comme un charme.

Pendant que les agents de bord servaient une collation aux passagers, je tournai mon regard à l'extérieur.

Je remarquai le cours de quelques rivières tout en bas et je ne pu m'empêcher de penser combien le réseau aquatique terrestre ressemble aux dessins que nos veines tracent sous la peau. Je pensai à l'eau des rivières comme le sang dans nos veines. La végétation, aux poils, aux cheveux. Combien d'autres ressemblances y a t'il entre la terre et nous.

La terre est elle une cellule vivante comme nous ? J'étais plongé ainsi dans mes pensées lorsque tout à coup la radio crache un message inquiétant :

Une importante dépression accompagnée de vents et d'orages violents évolue au-dessus de Winnipeg et se déplace rapidement vers l'Est.

Vers l'Est. C'est vers nous. En effet droit devant une tache noire à l'horizon. Une immense nuée. Ça va barder.

- Agent de bord veuillez prendre vos sièges et attachez vos ceintures.**
- Nous allons traverser une perturbation importante.**

Inquiet mais confiant je fonçai plein gaz directement vers la tempête. Était-ce une audace teintée d'imprudence ? Peut-être. Mais le plaisir de confronter le danger et le vaincre, l'emporta. J'allais regretter cette décision. Quelques minutes plus tard l'avion plongea dans cette masse nuageuse habitée par des vents d'une violence inouïe. L'appareil fut ballotté comme un petit bateau à la merci d'un ouragan. Les coups de vent fouettaient les ailes avec la force des vagues d'une mer déchainée.

Parfois nous plongeons brusquement dans le vide pour être relancé à nouveau comme un ballon en cavale.

Tout à coup, l'appareil poussé par un puissant souffle ascendant s'éleva de plusieurs centaines de mètres à une vitesse vertigineuse. La carcasse gémit. Les ailes battaient comme celles d'un aigle désespéré. L'ascension débridée se poursuivit pendant un certain temps. Soudain je vis apparaître les rayons du soleil. On venait de percer le nuage meurtrier. À tribord et tout en dessous je remarquai que la masse nuageuse allait en s'estompant. Virage immédiat à tribord donc. Je plongeai rapidement dans ce trou à travers duquel je percevais la silhouette des vastes plaines de l'Ouest. Allègrement mon avion docile se penche et glisse à travers des sculptures gigantesques aux formes mythologiques inventées par ces orgueilleux nuages de ouate . Comme une interminable courte pointe aux différents tons de vert, les plaines de l'Ouest se déroulèrent mornes et monotones.

Plus tard se dessina à l'horizon l'imposante silhouette des Rocheuses. On croyait presque entendre les grandes orgues tant le spectacle était impressionnant. Dernière étape. Nous approchions du but. J'allais m'étirer un peu les jambes lorsqu'un inquiétant bip soutenu m'interpelle soudain effrontément.

Un moteur est en feu !

Je n'avais jamais fait face à une telle urgence. Vite, le cahier des directives. Je tourne les pages je cherche, je m'énerve.

On va pas s'écraser alors qu'on est tout près du but...

L'appareil perd de l'altitude et tangue sur la droite. Tenant le cahier d'une main je tente de l'autre main de redresser

mais en vain. Je suis sur le point d'abandonner quand le souvenir du fameux pilote Piché me vient à l'esprit. Je

reprends courage et enfin je lis toute la procédure pour arrêter l'incendie. En quelques secondes je réussis la

manoeuvre. J'avais non seulement éteint l'incendie mais le moteur reprit vie et se remit en marche automatiquement.

Belle construction cet appareil. Eh ! Eh ! Murmurai-je, je suis presque un héros. Peu de temps après nous dépassions

Vancouver. Je fis un grand détour au-dessus du Pacifique et revins me mettre en ligne vers aéroport qui ouvrait toute

grande sa piste d'atterrissage hospitalière. Comme j'allais abaisser les ailerons et le train d'atterrissage, l'agent de

bord, Isabelle (une superbe blonde) me passa la main dans les cheveux et dit :

Tu devrais venir au lit.

Tu continueras demain !

**Ella avait raison. Je fermai donc le logiciel simulateur de vol
et j'éteignis mon ordinateur.**

